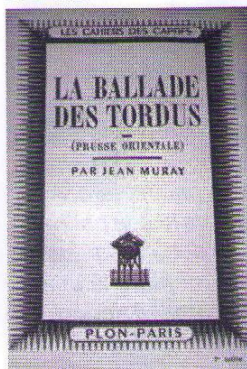


LA PERCÉE ALLEMANDE ET LA FULGURANTE PROGRESSION VERS BRUNEHAMEL

11-12 mai 1940, côté français, l'attente à Signy-le-Petit



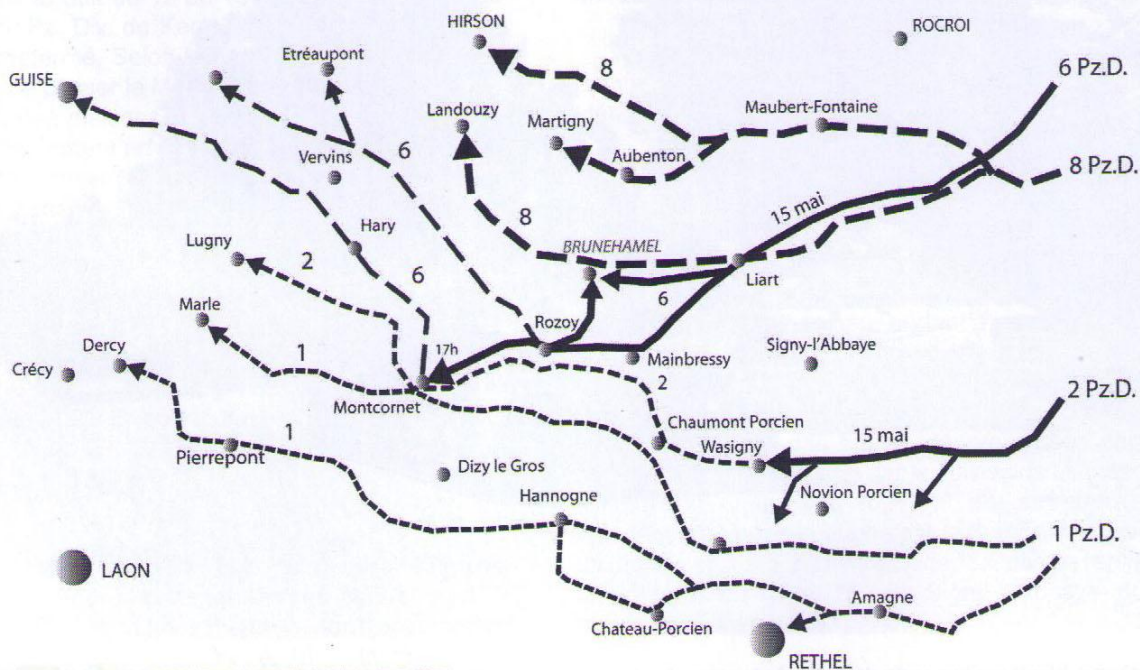
Jean Muray dans son livre « La Ballade des Tordus », paru en 1943, va relater cette « Nuit de Brunehamel » dans le premier chapitre. Depuis le 10 mai, Jean Muray, comme tous les permissionnaires de son unité, stationne à Signy-le-Petit dans les Ardennes alors que le gros de la division s'est porté en Belgique pour contrecarrer

l'attaque allemande. Voici son récit :

« Le 11 et le 12, des camions emmenèrent les permissionnaires des unités d'infanterie. Les artilleurs et les hommes appartenant à d'autres armes furent invités à prendre patience. Il faisait un temps magnifique (...) Nous étions alors plusieurs centaines d'hommes appartenant à des armes différentes (...) les vivres ne nous faisaient pas défaut (...) de nouveaux permissionnaires arrivaient sans cesse. Il fallait se serrer un peu plus (...) les cafés refusaient du monde (...) il y avait bien le cortège des réfugiés belges, beaucoup plus dense depuis le jour de notre arrivée (...) il y avait bien les bombardiers et les chasseurs allemands (qui

sillonnaient librement le ciel comme si le droit de voler eût été l'apanage de la seule armée allemande. Il y avait bien les incendies qui s'allumaient à l'horizon (...) Et les bruits qui circulaient : la Meuse franchie, reprise, franchie de nouveau (...) Mais tout cela semblait encore tellement lointain ! (...) Ce furent bientôt les vivres plus rares, la roulante éteinte, les cafés qui se fermaient l'un après l'autre, les magasins de la place qui baissaient leurs rideaux de fer pour ne plus les relever le lendemain, les habitants qui sautaient dans leurs voitures, entassaient quelques hardes sur une charrette et suivaient la colonne des réfugiés... Le boulanger nous annonça qu'il allait pétrir sa dernière fournée (...) Puis dans la matinée du 14, les premiers fuyards, porteurs de nouvelles fragmentaires mais sûres. Ils avaient vu : la dispersion des divisions françaises, la pulvérisation d'une armée tout entière (...) Un bruit lointain, encore vague, retint bientôt notre attention. Bombardement de l'aviation ? Canonnade ? Il nous fallut quelques heures pour nous rendre compte qu'il s'agissait bien d'une canonnade. Elle ébranlait le ciel comme l'interminable roulement d'un tambour gigantesque. Elle eut désormais sa place dans le spectacle auquel nous assistions : défilé des réfugiés, passage en trombe des camions chargés d'hommes aux traits enfumés par la poussière, traversée du ciel par les grappes noires d'avions allemands, incendies aux quatre coins de l'horizon, ébranlement de la terre jusqu'en ses entrailles par un pilonnement d'artillerie dont l'amplification rapide semblait devoir nous prendre de vitesse.

Et nous étions toujours là depuis cinq jours à regarder passer les autres (...) ».



AVANCE DU PANZERGRUPPE VON KLEIST
15-16 mai 1940

0 10 km



Brunehamel, vue aérienne après-guerre, au premier plan, en bas à gauche, la grand-place et la mairie, en haut à droite le château et la route de Mont-Saint-Jean.

- la 1^{re} Cie sur la route du sud (Rozoy)
- la 3^e Cie vers l'ouest (Iviers)
- la 4^e Cie au nord (Aubenton)
- pour la position à l'est (Mont-Saint-Jean), il n'y avait pas de décision de prise.

En arrivant, toutes les compagnies prennent position comme prévu. Sur la route principale, il y avait plusieurs voitures à chevaux et quelques camions. Les soldats (Français ou Belges) dormaient dans les maisons, beaucoup étaient saouls. L'ordre est donné de fouiller les maisons pour se rendre compte si la ville est occupée par une seule unité. Suite à ce contrôle, nous avons enfermé les prisonniers dans les maisons.

Quatre chars sont détachés pour monter la garde et le reste de la compagnie est au repos. Seul le chef de la 3^e Cie avec son véhicule est resté sur la place avec quelques motards. Vers 5 h 30, on entend au nord-est les canons antichars, les fusils et les mitrailleuses¹² ».

12- Allusion à l'escarmouche opposant la colonne d'artillerie française venant de Rumigny avec des éléments avancés de la 6. Pz. Div. au carrefour de Blanchefosse.

EN PLEINE RETRAITE, UNE COLONNE D'ARTILLERIE FRANÇAISE SE JETTE DANS LA GUEULE DU LOUP

Récit du capitaine **Paul Arrouet**, commandant de la 3^e batterie du 51^e RAC : « 16 mai 1940-Combats de Brunehamel et de Mont-Saint-Jean¹³ »

15 mai 1940, en fin de journée, la 1^{re} et la 3^e batterie du 51^e RAC font retraite vers l'ouest

« Lorsque je quittai votre PC de la route de Marby pour regagner le bois de Girondelle où ma batterie était stationnée en attendant de recevoir vos ordres, j'avais pleine conscience de la gravité de la situation dans laquelle nous étions. Vous nous aviez appris la rupture de nos lignes à Monthermé. Notre groupe avait été jeté dans la brèche pour faire front. Nous venions de reconnaître ensemble 7 km en avant les positions de batterie que vous nous aviez choisies près de Blombay.

Je devais occuper la mienne à la tombée de la nuit et au reçu de vos ordres. À l'observatoire de la route de l'Échelle, nous avons vu une colonne suspecte de chars que nous n'avons pu identifier, s'avancer sur la route de Rouvroy. Sur le chemin du retour, nous n'avons rencontré que de petits groupes de fantassins qui nous avertirent de ne pas aller plus avant car l'ennemi était sur leurs talons. À

13 - Récit écrit en captivité en 1944 à l'Oflag IV D.

Le récit de **Marcel Valentin** « *Brunehamel, 16 mai 1940* »¹⁶
265^e Rgt d'infanterie, 61^e Cie divisionnaire antichar

Soirée du 15 mai, retraite d'Éteignières à Rumigny

« C'est dans la soirée du 15, il faisait déjà sombre, nous avons rencontré sur la route D977, vers Éteignières, une petite colonne de soldats de différents régiments, il y avait parmi eux un capitaine, je ne sais de quelle arme il faisait partie. Nous avons été prévenus par lui que des blindés allemands avaient fait une percée et que nous étions sûrement encerclés. Il nous fallait donc choisir, attendre et être fait prisonnier ou essayer de forcer cet encerclement. Le capitaine demanda une douzaine de volontaires, les fit partir en éclaireurs suivis d'un canon de 25, de l'infanterie et le canon de 37 fermait la marche.

Nuit du 15 mai, accrochage peu avant Mont-Saint-Jean

Peu après Rumigny, nous sommes arrêtés, nos éclaireurs nous prévenaient que devant il y avait une colonne mais, dans le noir, ils ne savaient pas s'ils étaient amis ou ennemis. Le capitaine donna l'ordre de mettre le canon de 25 en batterie et part lui-même se rendre compte. À son retour, il nous dit que devant nous se trouvait une colonne d'artillerie qui était bloquée par un char ennemi (au carrefour de la ferme de Blanche Fontaine, environ 1 km avant Mont-Saint-Jean). Nous devons donc doubler cette colonne pour tirer avec le 25 sur l'engin allemand et permettre à la colonne de continuer sa route vers Brunehamel.

Il ne fut pas facile de doubler cette colonne dans la nuit, les hommes eux passaient, quant aux deux canons, le 25 et le 37, c'était une autre histoire, l'artillerie occupait toute la route. Lorsque nous sommes arrivés en tête, les éclaireurs nous ont fait savoir que l'engin allemand était parti ».

15 mai, 22 h, les Allemands investissent Blanchefosse

Récit de l'Hauptmann (capitaine) **Saalbach**, Ordonnanzoffz. von der Oberst Koll (capitaine d'ordonnance du colonel Koll)

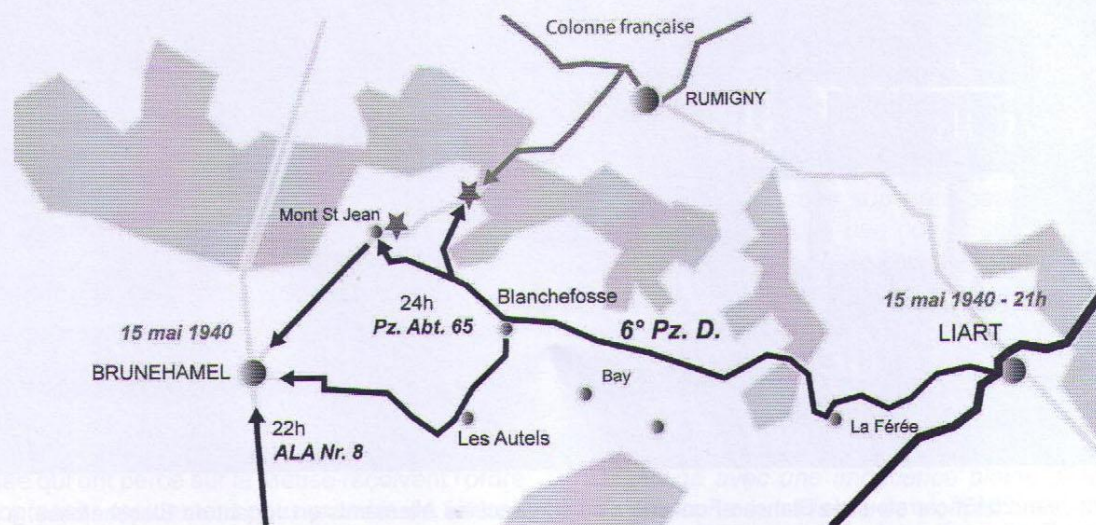
15 mai 1940 :

« Les différents endroits de stationnement pour la nuit furent donnés lorsque le premier groupe de combat arriva à Rozoy. Brunehamel fut attribué au commandement du régiment et au bataillon de chars n° 65. Comme les deux unités étaient loin en arrière, je reçus l'ordre de les conduire sur ce lieu ».

Vers 22 h, arrêt à Blanchefosse

« Nous prîmes le chemin du Nord par Blanchefosse qu'aucun soldat allemand n'avait pris jusqu'à maintenant. Je fis rouler deux chars devant ma voiture et le reste de l'état-major derrière moi. Nous étions en tout cinq chars, quatre autos et quelques motos. C'était une bonne soirée. Paix profonde et clair de lune. Nous nous arrêtons à Blanchefosse car deux petites voitures blindées françaises étaient stationnées le long du chemin. Elles étaient encore chaudes, elles avaient été abandonnées peu de temps auparavant. Une sommation dans la nuit fit sortir l'équipage d'une grange. Les Français levèrent les bras sans hésiter. Après nous continuâmes sur la grand' route Rumigny-Rozoy vers Mont-Saint-Jean ».

16 - Récit écrit en 1983.



Je suis arrivé le 16 mai à l'entrée de Brunehamel, le combat a commencé aussitôt, il a duré à peu près une heure et je me suis retrouvé prisonnier. En tout, je ne suis resté dans cette ville que deux heures maximum. Je suis sûr que :

- aucun autre canon que le 25 n'a tiré
- les pavillons sur la droite de la route en venant de Mont-Saint-Jean n'ont été ni bombardés, ni brûlés
- la toiture de la mairie ne brûlait pas
- au stade de Charleville-Mézières, deux jours après, un soldat français m'a dit avoir vu de ses yeux le capitaine tirer sur le char avec son revolver. Il a été tué d'une rafale et écrasé par la chenille du char ».

- LES COMBATS VUS DU CÔTÉ ALLEMAND :

Selon Willy Beck²⁴ : « La 3^e compagnie du 65^e bataillon de panzers est arrivée à Brunehamel avec le commandement du 11^e Régiment de Panzers vers 1 h du matin. La 3^e Cie appartenait au 3^e bataillon du 11^e Rgt de Panzers »

Le récit de deux tankistes
L'équipage du char R 08, le caporal **Lange** et **Wessler** font le récit de ce qu'ils ont vécu :

16 mai 1940, à l'aube :

« Le personnel de commandement du régiment a pris son logement au château. Dans chaque véhicule restait un homme prêt à toute intervention. Nos chars étaient parqués sous quelques grands sapins le long du mur du château. Notre chef de section, l'adjudant Blum m'a désigné (Lange) pour prendre mon tour de garde entre 5 h et 7 h. Mort de fatigue, je me suis installé à ma place de conducteur de char et quelques minutes plus tard j'étais endormi. Vers 4 h 55, l'on m'a réveillé et j'ai pris mon service avec le caporal Rayer et le sous-officier Knust comme responsable. Nous avons patrouillé le long du mur du château et autour d'une ferme et retour sur la route du village. Tout était tranquille, seulement quelques coups de feu au loin qui nous rappellent que l'on est en guerre. Un coup d'œil sur ma montre, il est 5 h 30. Au deuxième tour, en arrivant sur la grande route nous avons vu quelques soldats français. En nous cachant, nous avons avancé en direction de l'ennemi. Dix mètres devant eux, nous avons regardé au-dessus de la haie. D'abord vingt hommes et derrière une colonne sans fin : artillerie et cavaliers.

Les vingt hommes passent devant nous l'arme à la main en cherchant protection dans les fossés. Sans rien dire, les yeux agrandis, la main sur la gâchette, nous avons vu le dernier passer devant nous. Nous avons pensé de suite que l'ennemi

était prêt à attaquer notre compagnie endormie mais pour l'instant ils n'étaient pas déployés. Tout de suite, de retour à la compagnie par le chemin le plus court à travers champs, l'ennemi nous a vus et quelques coups de fusils ont éclaté dans le matin. En rampant, nous sommes arrivés vers notre but et nous avons interpellé notre sous-officier et lui avons raconté ce que nous avons vu. Trois coups de pistolet en l'air et l'alerte était donnée.

6 h du matin, combats autour du château

La colonne en marche s'est arrêtée brutalement. Les soldats français ont traîné leur canon antichar pour le mettre en position de tir. Nos camarades, à demi endormis, ont pris leurs armes et sont sortis. Sous le feu des Français, il fallait arriver à nos chars et, comme l'infanterie, nous avons rampé le long du mur derrière lequel ils étaient stationnés. J'ai sauté du mur directement dans la tourelle. Notre servant Janssen qui a pris ma place dans le char avait déjà tout préparé, le moteur tournait mais il manquait encore deux hommes de notre équipage. Maintenant l'on se sentait un peu plus en sécurité et l'on pouvait réfléchir à la situation dans laquelle l'on se trouvait.

Le char R 07 est détruit par un canon de 25

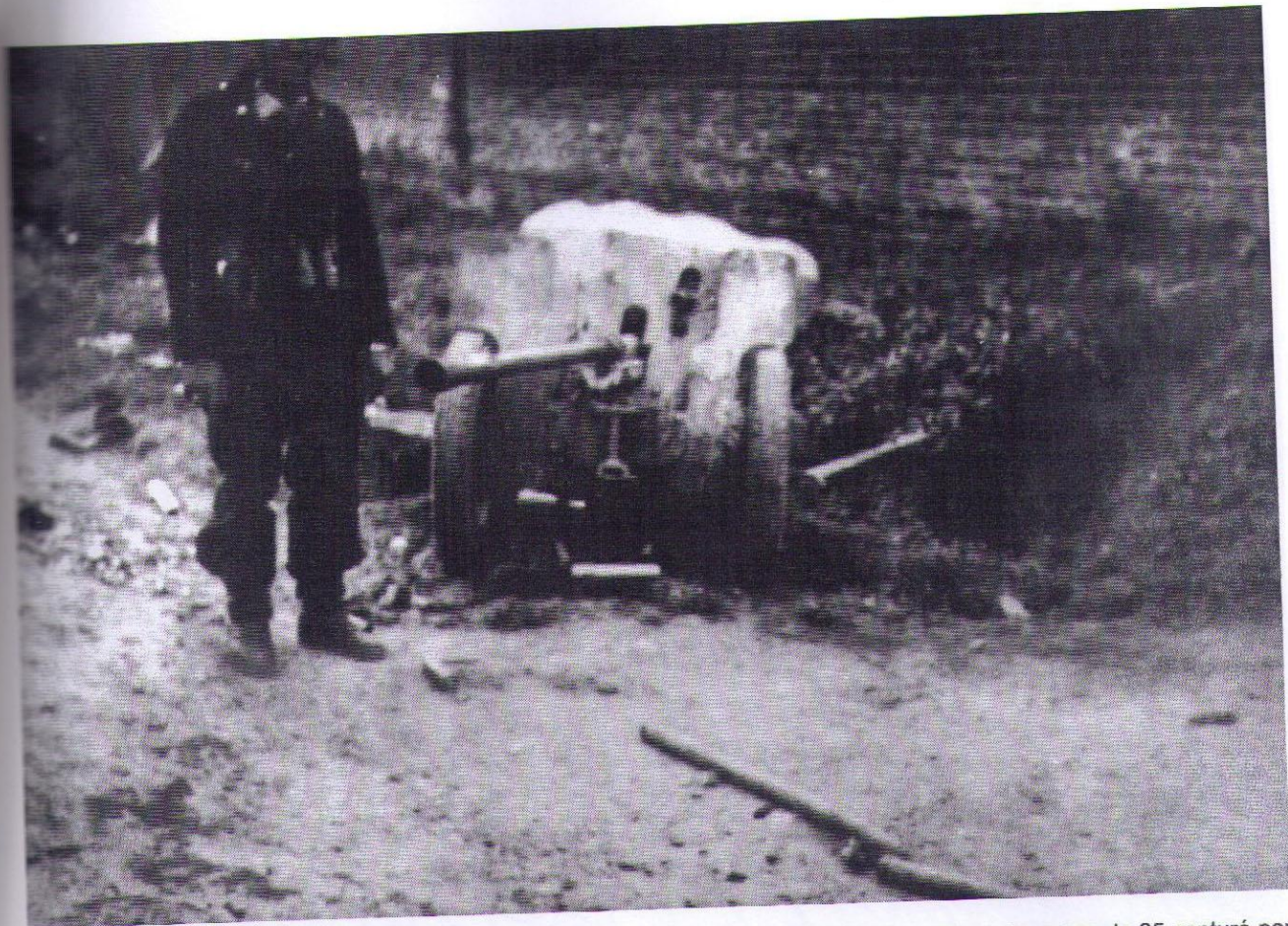
J'ai vu encore le char R 07 dans lequel étaient l'adjudant Pohle et le caporal Essen. Ils ont démarré pour attaquer l'ennemi qui s'était déjà installé sur le croisement de la route mais trop tard, le canon antichar a tiré. Le char est mis hors de combat. Pendant ce temps, notre Oberleutnant Schoeller a pu progresser sous le feu de l'ennemi à la hauteur de mon char R 08. Il manquait toujours le tireur et le radio. L'Oberleutnant pris place dans le char. Au même moment, le sous-officier Dittmer avec son char R 02 a tiré quelques rafales de mitrailleuse sur le canon antichar et le mis hors de combat.

Au moment de notre départ, nous avons reçu de la maison d'en face le feu d'une mitrailleuse. L'Oberleutnant Schoeller a compris de suite notre situation. Quelques tirs de canon étaient suffisants pour réduire au silence la mitrailleuse et mettre le feu à la maison. Maintenant nous arrivons à la route principale et nous virons à droite. Quelle surprise ! Nous sommes à quelques mètres d'un canon antichar et à l'instant où je le vis, je me glissais sur le siège du radio absent et pris le canon antichar sous le feu de ma mitrailleuse.

Les chars allemands ouvrent le feu sur la colonne française :

Aussitôt après l'Oberleutnant Schoeller donna l'ordre de progresser le long de la colonne pour une meilleure visibilité. De droite et de gauche, je pousse les véhicules dans le fossé, maintenant le champ

24 - Courrier daté de décembre 1982 (Archives Feistel).



Brunehamel, 16 mai 1940, route de Mont-Saint-Jean, presque à l'angle de la rue du château, le canon de 25 capturé par les Allemands après les combats. Archives Copigneaux-Feistel.

de tir est libre. L'Oberleutnant fait ouvrir le feu en plein dans la colonne. L'ennemi, caché derrière les véhicules, tire avec toutes les armes disponibles mais il ne pouvait pas faire grand-chose contre nos mitrailleuses et notre canon et nous avons vidé une bande après l'autre. Le feu de l'ennemi cessa très vite. Déjà, nous voyons arriver les premiers Français les mains en l'air. Notre tir cesse aussi. L'ordre est donné de déposer les armes et de se diriger vers l'arrière où nos camarades les accueillent déjà. Quand je saute de mon char sur la route, mes yeux voient une image terrifiante : les véhicules éventrés, les chevaux tués ou blessés, les soldats français tués ou blessés, tous pêle-mêle. Par-dessus cela, quelques maisons ont pris feu pour éclairer cette horreur.

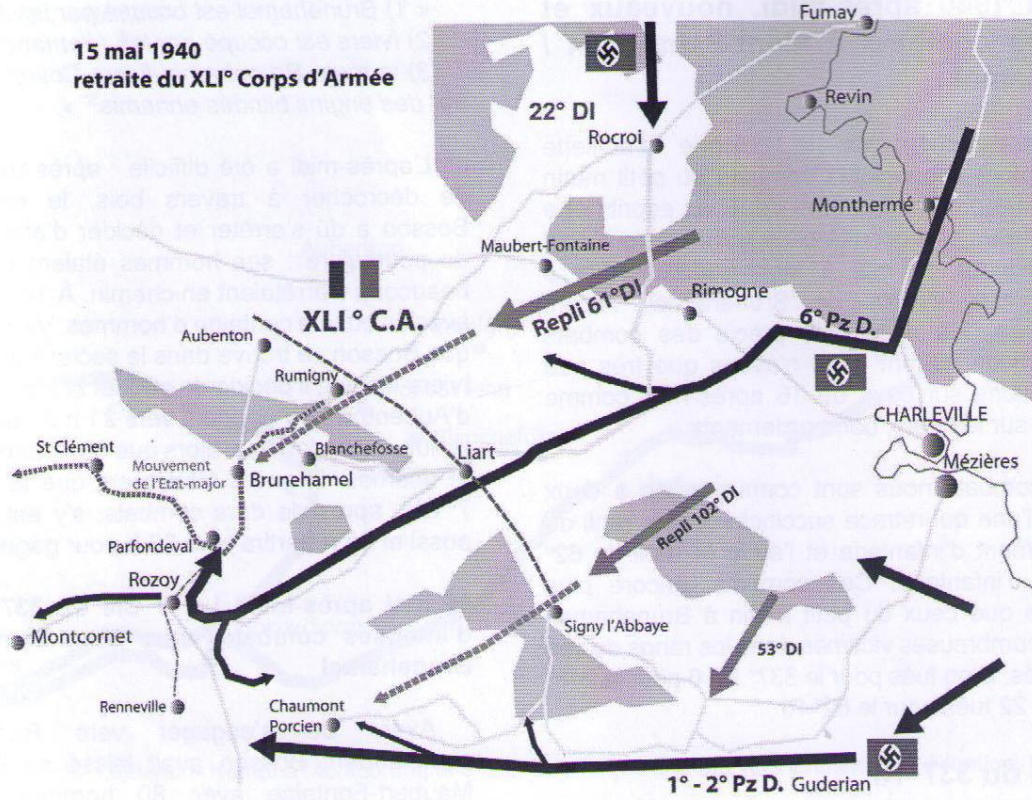
Les prisonniers passent devant nous et déposent leurs armes. Pour l'instant c'est fini, nous pouvons faire demi-tour et rechercher notre ancien emplacement et réapprovisionner notre char en munitions. Grande est notre joie quand nous avons appris que nous n'avions qu'un blessé et que personne des nôtres n'était tué. Joyeusement, nous sommes arrivés à notre emplacement. Nous avons fait ce matin 800 prisonniers ».

Le récit de l'Hauptmann (capitaine) **Saalbach**, officier d'ordonnance du colonel Koll (logé au château) :

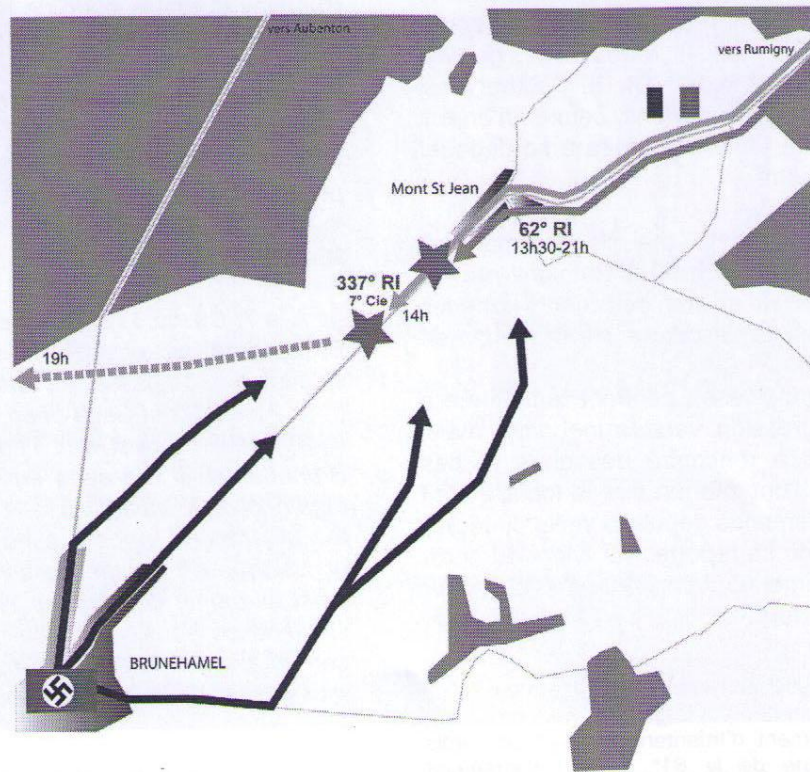


Lt colonel (Oberstleutnant) Richard KOLL, Cdt du Pz Rgt 11 (6. Pz. Div.).

15 mai 1940
retraite du XLI^e Corps d'Armée



--- position de repli envisagée (ligne de défense)
 - - - mouvement prévu de l'état-major



Combats de Mont-Saint-Jean, 16 mai 1940, après-midi.



Brunehamel, après-guerre, ruines d'habitations route de Mont-Saint-Jean (la maison à deux étages et à pan de toit coupé vue précédemment correspond à la dernière ruine visible sur la photo au mur de soubassement percé d'une porte cintrée). Archives Copigneaux-Feistel.



Brunehamel 2015, le même endroit aujourd'hui.



Brunehamel, 17 mai 1940, route de Mont-Saint-Jean, environ 500 m avant la grand-place, à hauteur de la première maison de Brunehamel (à gauche en venant de Mont-Saint-Jean) deux batteries françaises de « 75 » détruites. On remarque que les conducteurs ont dû tenter de faire effectuer un demi-tour à leurs chevaux à moins que ceux-ci n'aient été dégagés par les Allemands pour faciliter le passage des colonnes motorisées (les chevaux sont tournés vers Mont-Saint-Jean). Mais il pourrait s'agir aussi ici des débris de la colonne de ravitaillement mitrillée et bombardée la veille, le 15 mai, par l'aviation allemande. Tout ici est mélangé, attelages de la colonne de ravitaillement, caissons et canons de la colonne d'artillerie. Archives Copigneaux-Feistel.



Brunehamel, 17 mai 1940, route de Mont-Saint-Jean, autre vue de la colonne motorisée allemande au milieu des débris étroitement imbriqués des colonnes de ravitaillement et d'artillerie française. Archives Copigneaux-Feistel.



Brunehamel 17-18 mai 1940, la place côté est, autres maisons détruites par les bombardements du 16 mai après-midi. Archives Copigneaux-Feistel.



Brunehamel 2015, le même endroit aujourd'hui.

COMBATS OUBLIÉS

Marle

15-16 mai 1940

L'héroïque défense du commandant Houdry



Mai 1940 ; l'attaque allemande, la ruée des Panzers, la déroute de l'armée française, l'exode de centaines de milliers de civils..., tous ces faits sont maintenant largement connus par toutes les personnes intéressées par le second conflit mondial. Dans notre département, de ce terrible mois de mai 1940, nous n'avons bien souvent retenu que l'exode, de Gaulle, la bataille de Montcornet...

Qui a entendu parler du commandant Houdry,³⁷ de la bataille de Marle ?

C'est ce que nous vous proposons de découvrir à travers un document exceptionnel et totalement inédit, écrit de la main même de ce commandant qui organisa et assura sans faillir, pendant 24 heures, conformément aux ordres, la défense de Marle face à la ruée des Panzers de Guderian, pour finalement se rendre, encerclé et submergé par le nombre.

37 - Julien Aristide HOUDRY, né le 2 décembre 1886 à La Ville-aux-Bois-lès-Pontavert, a été entrepreneur de maçonnerie. Ancien combattant de 14-18, officier de réserve, il est nommé commandant de la place de Marle en 1939. Chevalier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée en 1947, il est décédé à Laon en janvier 1975.

Le contexte historique

Vendredi 10 mai 1940, à l'aube, le département de l'Aisne est réveillé par les bombes de l'aviation allemande : les gares d'Hirson, Tergnier, les terrains d'aviation de Samoussy - Montceau-le-Waast, Villers-les-Guise... sont bombardés.

La France, officiellement en état de guerre avec le Reich allemand depuis septembre 1939, se réveille sous les bombes. À 6 h 30, la radio annonce que les armées allemandes ont attaqué et franchi, à 5 h 30, les frontières de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg, violant ainsi la neutralité de ces trois pays. Conformément aux ordres, la 1^{re} armée française, qui stationne depuis plusieurs mois dans notre région, entame sa marche vers la Belgique. L'armée française est tombée dans le piège. Hitler, en attaquant par les Ardennes et la Meuse, va pouvoir lancer vers notre région ses divisions de Panzers.

Samedi 11 mai 1940 : les troupes françaises ont pénétré en Belgique et se battent sur le canal Albert. Dans l'Aisne, la 2^e DCR est acheminée par le chemin de fer à Hirson.

Midi : arrivée du gouverneur de la province de Namur

« Vers midi, deux réfugiés habillés avec soin mais couverts de poussière et blêmes de fatigue entrèrent dans mon bureau et, se faisant reconnaître, me demandèrent quelques minutes d'entretien. C'était le gouverneur de la province de Namur avec son secrétaire général. Ils arrivaient avec tout leur personnel et me demandaient ce qu'ils avaient à faire. Je leur fis connaître ce que je faisais pour leurs nationaux, les itinéraires donnés, c'est-à-dire la Côte-d'Or, pour ceux qu'aucune obligation militaire n'appelait et Dunkerque pour ceux qui voulaient rentrer en Belgique. Comme une alerte avait lieu pendant cet entretien, je fis entrer et ravitailler tout le personnel qui en avait grand besoin, ensuite je conseillai au gouverneur de s'arrêter à Laon pour voir le préfet, peut-être celui-ci avait-il des renseignements sur l'endroit où se trouvait le gouvernement belge réfugié en France⁴⁶. Le gouverneur me remercia et donna à son personnel le signal du départ ».

Des soldats français en fuite sèment la panique parmi les civils

Évacuation des civils

« Dans le courant de l'après-midi du 15, avec le flot grossissant des réfugiés, une nouvelle sinistre se propageait : les Allemands étaient à Liart, l'armée française battait en retraite, rien ne laissait prévoir cependant ce qui allait se passer 2 h plus tard⁴⁷.

Au moment où les colonnes à pied de réfugiés arrivaient plus nombreuses, harassées de fatigue et d'angoisse, des centaines de soldats débraillés, sans armes entrèrent dans Marle en criant : « Sauve qui peut, les Allemands arrivent ! Ils ont pris Rozoy et Montcornet ! » Il pouvait être entre 17 et 18 heures.

Ce qui se passe à ce moment est intraduisible... Impossible de faire taire ces malheureux. Ni les menaces, ni les exhortations n'y faisaient rien ; bref, je pus faire deux lots... Ceux qui avaient conservé leurs armes, et ils étaient peu nombreux, étaient ravitaillés et restaient à ma disposition pour la défense des barricades ; quant aux autres, je faisais partir les artilleurs et les cavaliers sur La Fère, les fantassins sur Laon.

46 - Le Premier ministre belge Pierlot a quitté Bruxelles le 14 mai pour Ostende. Il ne quitte le sol national que le 25 mai pour se réfugier en France.

47 - D'autres troupes françaises, plus organisées, sont passées durant la nuit du 14 au 15 notamment des unités sur roues de la 2^e DCR, débarqués dans la région du Nouvion et faisant mouvement vers Signy-l'Abbaye et qui traversent Marle la nuit. Dans la matinée du 15 et au début de l'après-midi, d'autres éléments sur roues de la 2^e DCR traversent à nouveau Marle vers Montcornet.

La population de Marle, si calme jusque là et qui nous avait tant aidés, fut prise de panique à son tour, et je dus prévoir des autobus pour l'évacuation des habitants, cela jusqu'à la nuit tombante. Je pris sur moi de faire partir la poste, les banques et tous les services civils : avec la nuit, l'exode continua en même temps que l'arrivée des fuyards s'intensifiait ».

On renforce les barricades

« Il fallait prendre des mesures urgentes pour augmenter la résistance aux barricades. Je craignais la nuit, l'arrivée des chars allemands et, manquant de canons de 25, je fis placer dans chaque barricade des bidons de 50 l d'essence et des ballots de paille avec l'ordre de tirer dans les bidons et de mettre le feu en cas d'arrivée dans les barricades des engins motorisés ennemis.

Vers 21 h, un de mes bons camarades, le lieutenant-colonel Catlin, commandant le 602^e régiment de pionniers, arriva en auto avec quatre secrétaires, il me demanda des fusils pour ses hommes et se chargea de garder une barricade sur la route de Montigny. Je demandais à tous les services cantonnés dans Marle de prendre le même dispositif de sécurité que la veille, effectif doublé partout ».

Le commandant Houdry ordonne aux maires des communes voisines de faire évacuer les civils

« J'avais appris que les Allemands étaient aux alentours de Vervins et, depuis 16 h, l'armée et les étapes ne répondaient plus au téléphone. Par contre, j'avais conservé la liaison téléphonique avec la subdivision de Laon. J'avais fait évacuer le receveur civil des postes, mais avais gardé un caporal et un sapeur du 97 D.O. qui me donnaient les communications avec Laon et les maires de la région. À ces derniers, je donnais l'ordre suivant : faites rassembler la population, tous les chevaux, les tracteurs, les chariots à pneu, les vivres pour les habitants, de l'essence, et des vivres pour les chevaux, et avant le lever du soleil du 16, départ, direction Laon (par Crécy), Soissons, Meaux. Je crois avoir sauvé ainsi à peu près toute la population et tous les chevaux de la région de Marle ».

Le ministère demande au Commandant Houdry de tenir 24 heures et lui envoie des renforts

« Vers 22 h, je rendis compte au colonel Poidevin, commandant la subdivision, des événements. Ce dernier alerta la 2^e région à Amiens et le ministère à Paris. La 2^e région me fit demander d'intensifier les précautions déjà prises, quant au ministère, à trois reprises différentes, il me demanda de tenir toute la journée du 16 mai à Marle, pour arrêter